VICARIAT DU YUKON

Extraits de lettres du R. P. Coccola au T. R. Père Supérieur Général, et du R. P. Wolfe au R. P. Bunoz, Préfet Apostolique et Vicaire des Missions du Yukon.

Mission du lac Stuart.
Fort Saint James B. C.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous savez que le vicariat du Yukon marche à grands pas dans la voie de la civilisation. Des chemins de fer sont en construction, et, le long des lignes, des maisons surgissent comme par enchantement. Il faut pourtant bien l'avouer ; il reste encore beaucoup à faire pour que le progrès soit vraiment complet ; et pendant cette période d'organisation, le missionnaire qui doit visiter ses fidèles se trouve exposé à bien des mésaventures qu'il supporte le plus gaiement du monde pour l'amour de Dieu et des âmes.

Parti d'ici, le lendemain de Noël, pour le lac Fraser, etc., par un froid de 56 degrés au-dessous de zéro, je poussai, à mon retour, jusqu'à Burns Lake à travers des chemins impossibles, dans l'espoir de goûter un peu de repos à mon arrivée à la maison.

Mon espoir fut déçu. Depuis 4 jours, les traîneaux des « Babines » m'attendaient pour me conduire chez eux. Il fallait donc repartir au plus vite, non, toutefois, sans avoir visité les malades et procuré à ces bonnes populations la faveur de s'approcher des sacrements.

Une fois chez les Babines, je me trouvais trop près d'Hazelton — 125 kilomètres — pour me priver du bonheur de rencontrer deux de mes frères en religion. Je désirais aussi me confesser, ce que je n'avais pu faire depuis le mois de juillet.

Deux jours après, un télégramme du R. Père Préfet m'appelait à Prince-Rupert. Sans calculer les difficultés d'un si long trajet en pareille saison, j'arrête un traîneau à 6 chevaux et nous voici bientôt en face d'un chemin de fer en construction dont les attirails barrent le passage. Mon conducteur ne s'embarrasse pas pour si peu. Il me plante là, m'exprime le regret qu'il a de ne pouvoir aller plus loin et fait volte-face. Comment continuer le voyage ? Il y a bien là, une voie ferrée en construction, mais la compagnie refuse d'admettre les voyageurs, avant le complet achèvement, pour ne pas encourir la responsabilité des accidents qui pourraient survenir. N'importe, il fait trop froid pour demeurer ainsi dans la neige, j'escalade un wagon à outils, je m'y blottis de mon mieux et attends qu'on vienne m'en déloger. A 6 heures, les travaux cessent, le train se retire lentement mais sûrement, et c'est dans cet appareil que j'arrive heureusement à la station terminus où un train régulier me dépose le lendemain soir à Prince-Rupert.

Je passai 6 jours chez le R. Père Préfet qui me donna pour compagnon le jeune Père Wolfe avec lequel je fis route pour revenir à la mission (1).

Aussitôt remis de nos fatigues, nous avons prêché les exercices préparatoires aux fêtes pascales. Mes Indiens me parlent souvent de vous, Monseigneur, et demandent s'ils doivent désespérer de vous revoir. Vous connaissez d'ailleurs combien ils sont dévoués au Prêtre, les Babines surtout, très désireux d'avoir un prêtre résidant parmi eux.

Voici d'ailleurs quelques nouvelles qui vous intéresseront, je l'espère.

La réserve du Fort George a été cédée à la compagnie du chemin de fer du Grand Tronc, l'automne dernier. Cette année, ce chemin de fer ne sera pas loin du Fort George à l'est; à l'ouest, il touchera Aldermere, laissant entre les

(1) Ce sont les péripéties du voyage de retour que le jeune Missionnaire a décrites dans la lettre suivante adressée au Rév. Père Préfet.

deux un intervalle de 300 kilomètres à construire l'an prochain. Il paraît que le Gouvernement va établir deux villages pour nos Indiens : le premier sur la rivière Fraser, à 15 milles plus haut que le Fort George, et l'autre sur la Nechaco, à 25 milles environ de l'embouchure.

Nos gens seront ainsi plus éloignés de la mauvaise influence qu'une nouvelle ville exerce sur les sauvages. Et remarquez que c'est au nom de la civilisation, du progrès, qu'on déloge ces pauvres Indiens. Et l'on se voit obligé de les soustraire à l'influence des « pionniers de la civilisation » ! de les éloigner de leurs vices.

Le Gouvernement nous aiderait à construire une école pensionnat pour les Indiens, à la condition de bâtir le long de la voie ferrée; car « Stella » sur le lac Fraser est regardé, pensons-nous, comme un point stratégique. Nous faudra-t-il alors abandonner notre cher lac Stuart ? Joseph Prince, le chef Chô et ses sauvages ne veulent pas en entendre parler. Attendons.

En vous priant de nous bénir, etc.

N. Coccola, *O. M. I.*

Mon Révérend Père Préfet.

Veuillez me permettre de vous adresser quelques mots sur notre voyage, de Prince-Rupert au Lac Stuart. Le 13 mars, nous nous installions confortablement dans un beau wagon, et nous franchissions ainsi fort aisément les 100 premiers milles de notre course. C'était trop beau... ou trop monotone pour durer. En effet. A Vanarsdol, tout le monde descend ; mais tout le monde n'est pas content. Comment parvenir à Hazelton ? Soixante milles nous en séparent, et il faut les franchir dans la neige, ici encore très épaisse. Nombreux sont les voyageurs qui s'enquièrent du train. A toutes les demandes, les employés répondent invariablement : « Il n'y a plus de train. »

Nous aurions partagé l'infortune de tous nos compagnons si la Providence, toujours bonne pour le missionnaire, n'avait disposé les choses autrement. Avant même que nous ayons mis pied à terre, le chef des travaux de la ligne, ancien ami du P. Coccola, était venu nous promettre de faire l'impossible pour nous aider à passer. Toutefois, pas un mot ; le public ne doit rien savoir ; les ordres sont sévères. Comme en définitive, il ne s'agit pas de prêcher, mais de sortir d'ici, rien de plus facile : on se taira. En attendant le départ, nous assistons à un spectacle peu banal. Il est 9 heures du soir ; tous les voyageurs, résignés forcément à attendre au lendemain, sont descendus dans un soi-disant grand hôtel où chacun se prépare, du mieux qu'il peut, ce qui lui servira de lit pour la nuit.

Quant à nous, prévenus d'avoir à nous tenir prêts pour 11 heures, nous prenons place à l'heure dite dans la voiture réservée au chef d'un train de marchandises. A 6 heures du matin, changement de train, mais, toujours sur la recommandation du bienveillant ami du P. Coccola, nous nous installons de la même façon dans la voiture du conducteur.

Cette manière de voyager est assez curieuse, non seulement parce que c'était un train de marchandises et que nous nous trouvions au milieu des ouvriers, mais encore parce que les rails étaient simplement posés sur la glace et la neige. En certain endroits où le soleil donnait en plein, nous passions dans la boue, ce qui n'était peut-être pas sans danger, en dépit de la lenteur extrême du convoi. Il nous a fallu une nuit et un jour pour franchir 60 milles !

A 5 milles de Hazelton, nous nous arrêtons dans une vieille baraque, pompeusement appelée Grand Hôtel Terminus. Des lits, ou ce qui en tient lieu, y sont entassés pour les conducteurs de diligences et les voyageurs.

On se lève donc au petit jour ; le traîneau est attelé et en route ! On monte, on descend, les cheveux glissent, tombent,

se relèvent jusqu'à ce qu'on arrive à trois milles de Hagoulget, par New-Hazelton.

Ici, la réception est chaleureuse; les Pères Godfroy et Lebert, entourés de leurs Indiens, viennent à notre rencontre. Quatre jours se passent vite en cette mission hospitalière et nous continuons notre route vers Babine, non plus en chemin de fer mais en traîneau à chiens. C'est moins moderne mais toujours bon. Chemin faisant, nous campons deux nuits dehors, la première, au bord d'un beau ruisseau glacé, la seconde sur le sommet des glaciers. Inutile de dire qu'il n'y faisait point chaud.

A partir de ce moment, nous n'avons plus qu'à descendre jusqu'à Babine, où nous trouvons beaucoup de femmes, mais quelques hommes seulement, les autres étant partis pour la chasse.

Ici, également, nous faisons une halte de quatre jours; le Père Coccola prêche, confesse, distribue la sainte Communion, visite les malades, leur prodigue ses soins, se montrant en même temps pour eux médecin de l'âme et médecin du corps. C'est ainsi que j'apprends à exercer le ministère.

Je renonce à décrire toutes les péripéties de la dernière partie de notre voyage. Pour aller au fort Saint-James, il y a 150 milles à parcourir. En trois jours et demi on franchit le lac Babine de 100 milles de long, puis vient le portage. Nous tombons d'un trou dans un autre, piquant en avant, piquant en arrière, penchant à droite, penchant à gauche; la glace ou neige gelée cède sous les pieds des chevaux qui ont parfois de l'eau jusqu'au poitrail. Il arrive même aux conducteurs de prendre leur part : que le siège cède, il tombe dans l'eau avec celui qu'il porte. Cela ne fait pas beaucoup de mal et l'on se console en riant de l'aventure. Quoi qu'il en soit, le mercredi soir, hommes et chevaux n'en peuvent plus. La nuit, heureusement, nous remet un peu et nous atteignons le lac Stuart. Les derniers 40 milles sont franchis et le vendredi, à 4 heures du soir, nous arrivons

sains et saufs. Quelle joie pour les Indiens de revoir leur cher Père Coccola ! ils se réjouissent aussi d'avoir un prêtre de plus et en expriment leurs remerciements.

Pour nous, remercions Dieu, la Très Sainte Vierge et Saint Joseph de nous avoir protégés tout le long de notre voyage.

Je ne vous dirai rien de notre habileté de cuisiniers ; il y a bien parfois des surprises qui prouvent que nous ne sommes pas forts, mais on mange de bon appétit. J'ai commencé l'étude de la langue de nos Indiens et fais ce que je peux pour aider le Père Coccola ; j'ai déjà prêché deux fois par interprète.

En terminant, je me recommande à vos bonnes prières, afin que le bon Dieu m'aide et bénisse mon ministère ; à mes côtés, se trouve un missionnaire modèle ; puissé-je l'imiter et marcher sur ses traces !

Veuillez...

Ch. Wolfe, *O. M. I.*

VICARIAT DU KEEWATIN

Lettre du R. P. A. Gasté, O. M. I., à Monseigneur le Révérendissime Père Général.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Permettez-moi de vous remercier de nouveau et de tout cœur de l'importante décision que vous avez bien voulu prendre, relativement au Keewatin et au projet de fondation de mission chez les Esquimaux. Par cette décision si bienfaisante et si opportune, le R. P. Turquetil et votre humble serviteur et fils, voyons enfin nos vœux exaucés